

ROSE DE CIRE

Idéalement belle et ne redoutant pas
Le Temps, ce destructeur à qui rien ne résiste,
Sous son globe de verre elle me semble triste
La frêle rose en cire aux si chastes appâts.

O fleur du souvenir ! Rose qui me viens d'Elle !
Préfèrerais-tu donc connaître les douceurs
De vivre au grand soleil comme tes pâles sœurs,
Caresmée un instant par la brise infidèle ?...

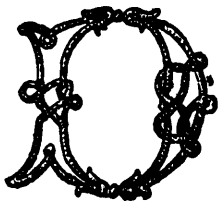
Longuement, longuement voudrais-tu te pâmer
Aux timides baisers de l'insecte qui vole ?
De la nuit voudrais-tu les pleurs dans ta corolle ?
O solitaire fleur, te faut-il donc aimer ?...

Comme toi, de mon cœur l'abord est impossible.
Hélas ! Ce qui le fait sur lui se refermer
C'est son amour immense : il meurt de trop aimer,
Bien qu'aux yeux du vulgaire il paraisse impassible !

GASTON DAMOUR

UNE REVANCHE

I



ERNIER descendant d'une noble
et vieille famille de Bre-
tagne, mais triste et sau-
vage de caractère, le baron
Herval de Vasouy ne s'était
décidé à se marier que sur le
tard, après avoir perdu tous
les siens et pour assurer la
continuation de sa race.

La jeune femme qu'il avait épousée étant morte
la première année de son mariage, en lui donnant
un fils, le baron s'était alors renfermé dans son
château de Vasouy, vieux manoir féodal, situé sur
la côte bretonne, au milieu d'un village de pê-
cheurs, dont les cabanes restaient presque désertes
huit mois sur douze, les pères, les maris et les fils
partant tous pour la pêche de Terre-neuve....

Depuis six ans, le baron Herval vivait donc
ainsi, presque seul et se consacrant exclusivement
à l'éducation de ce fils unique, dont la santé déli-
cate lui inspirait toujours mille inquiétudes.

Or, ce jour-là, assis devant sa table, au milieu
de la grande salle gothique, sur les murs de la-
quelle s'alignaient, graves et sévères en leurs cadres
boisés, les portraits de tous ses ancêtres, le baron
Herval feuilletait un manuscrit quand, soudain,
une joyeuse voix cria du dehors :

— Père ! père !

Le baron, se levant aussitôt, marcha vers la fe-
nêtre, l'ouvrit et regarda.

Devant lui, sur la pelouse qui s'étendait au pied
du château, un enfant, un garçonnet de sept ans,
frère et joli comme une fille, avec ses cheveux bou-
clés, poursuivait un caniche. Le chien jouait, sau-
tait, bondissait, sans jamais se laisser attraper.
L'enfant riait, tout essoufflé.

A cette vue, le visage austère du baron s'éclaira
d'un sourire, et, d'une voix pleine de sollicitude :

— Ne cours pas si fort, André, dit-il alors, tu
vas te fatiguer !

L'enfant s'arrêta, et, levant vers le baron ses
jolis yeux bleus :

— Oh ! père, si tu savais ! fit-il, c'est Tom qui
m'a pris ma balle et qui ne veut pas me la rendre !

Et comme le chien revenait sauter autour de
l'enfant, la poursuite recommença.

Le baron Herval, resté debout près de la fe-
nêtre, les regardait, pensif, lorsqu'une voix respec-
tueuse le tira de sa contemplation :

— Pardon, monsieur le baron, dit un domes-
tique en s'inclinant, mais c'est la Jacqueline, la
femme au père Houdent, qui désire parler à mon-
sieur.

Charitable au besoin, mais d'une nature hau-
taine, le baron ne recevait jamais les pauvres lui-
même. Il répondit donc d'une voix brève :

— Dites lui qu'elle s'adresse à mon intendant. Il
verra ce que je puis faire.

Mais la porte s'ouvrit brusquement et une femme
entra, à demi folle, tremblante, les mains jointes :

— Oh ! monsieur le baron, c'est tout de suite,

tout de suite qu'il faut que je vous parle ! dit-elle.

Et sanglotant :

— Oh ! monsieur le baron, ayez pitié de mon en-
fant, mon pauvre petit garçon, va mourir si vous
ne m'aidez pas à le sauver !....

— Il a la fièvre, il nous faut cent francs pour faire
venir le médecin de la ville, et nous n'avons rien !...
Oh ! nous vous le rendrons, monsieur le baron !...
Voyez-vous si nous vous demandons c'est que nous
n'avons pas eu de chance ! Son père n'a pas pu
partir avec les autres pour la pêche !... Puis
la maladie du petit est venue !... Nous avons
tout dépensé !... Et il n'y a que le médecin qui
puisse le sauver !... Mais il faut qu'il vienne
tout de suite !... Ayez pitié de nous, monsieur
le baron, aidez-nous !... Nous sommes des hon-
nêtes gens, nous vous le rendrons !... Mais ne
laissez pas mourir mon pauvre petit garçon !...

— Il n'a que quatre ans et il est si gentil !... Si
vous l'aviez vu, vous auriez pitié, pour sûr, mon-
sieur le baron !....

Elle parlait d'une voix entrecoupée, étouffant,
bégayant et pleurant à chaque mot. Le baron Her-
val la toisait, dédaigneux, et ne comprenant guère
ce que lui racontait cette femme. Il haussa les épa-
ules et se reculant légèrement, car la pauvre mal-
heureuse le touchait presque avec ses mains ten-
dues et suppliantes :

— Adressez-vous à mon intendant, dit-il, sèche-
ment.

Puis, se tournant vers le domestique :

— Quant à vous, Jean, ajouta-t-il, je vous ren-
verrai si vous laissez ainsi forcer ma porte par la
première venue !

Et, soulevant une portière, le baron gagna la
pièce voisine.

La malheureuse mère se redressa, chancelante,
et la voix haineuse :

— Oh ! si mon petit meurt, le bon Dieu me ven-
gera, dit-elle.

II

Le lendemain, la cloche de l'église tinta et réu-
nit bientôt derrière le cercueil de l'enfant mort
toutes les femmes du village. Quelques vieux pê-
cheurs suivaient aussi, hochant la tête tristement.

La Jacqueline avait voulu accompagner son petit
jusqu'au cimetière ; elle marchait maintenant, toute
pâle, les lèvres serrées.

Son mari, le père Houdent, se tenait à côté d'elle,
la tête courbée, et sa robuste poitrine soulevée de
temps à autre par un long gémissement.

Les femmes causaient entre elles, à voix basse :

— Pauvre Jacqueline, disait l'une ; elle aurait
mieux fait aussi de s'adresser à l'intendant. M. le
baron n'aime pas qu'on lui parle à lui-même.

— C'est égal, disait l'autre. Les Houdent sont
de braves gens, il aurait bien pu les aider.

Quand tout fut terminé et que la dernière goutte
d'eau bénite eût été jetée sur la tombe, la Jacque-
line eut une nouvelle crise de désespoir et, s'abat-
tant près de la terre nouvellement remuée :

— Oh ! mon petit, mon pauvre petit, gémit-elle,
dire que si l'on avait voulu, tu serais peut-être
sauvé !....

III

Les jours suivants le village reprit son train de
vie habituel. Les femmes cousant et repaisant ;
les vieux fumant leur pipe au frileux soleil d'avril
et les enfants guettant déjà, au lointain, sur la
grande mer, la première voile annonçant le retour
annuel des pêcheurs.

Le baron Herval n'avait pas même su la mort
du petit Houdent, absorbé qu'il était à présent par
les premières études de son fils. L'enfant ayant
soudain pris des forces sous l'influence du prin-
temps, le baron avait voulu en profiter pour com-
mencer son instruction, et tous les matins, une le-
çon de lecture faisait désormais se pencher sur le
même livre, la tête grisonnante du père et la tête
blonde de l'enfant.

L'après-midi, le petit André avait sa liberté,
liberté dont il profitait souvent pour se sauver
hors du château et pour aller jouer sur la grève
avec les autres enfants du village ; escapade har-
die que les domestiques cachaient d'ailleurs soig-
neusement au baron Herval.

Donc, un de ces premiers jours de mai, le petit

André, s'ennuyant dans le château, avait cru à
propos de gagner le bord de la mer. Tom, son
caniche, l'avait suivi, et tous deux s'amusaient à
creuser le sable, l'enfant avec sa pelle, le chien
avec ses pattes, en attendant l'arrivée de leurs ca-
marades habituels.

Mais le ciel était sombre, la mer houleuse et,
plus expérimentés que l'enfant du château, les en-
fants du village ne vinrent pas ce jour-là.

Alors, au bout d'une heure, le petit André s'en-
nuya et se mit en quête de distractions. Il en
trouva bien vite une. Un bateau était là, amarré
au bord du rivage ; ce serait bien amusant de
monter dedans ! Et l'enfant, insouciant du danger,
sauta dans la frêle embarcation, non sans mouiller
quelque peu ses fines bottines dans l'eau de la mer.

Puis, quand il fut installé dans le bateau, bien
assis sur le banc, ses cheveux blonds fouettés par
le vent, le petit André appela Tom. Mais le bon
caniche n'aimait pas l'eau ; il allait et venait main-
tenant sur la grève, inquiet de voir son jeune
maître si loin, car la barque, secouée et soulevée
par les flots, s'éloignait de plus en plus du rivage,
tirant avec force sur son amarre.

L'enfant, lui, tout joyeux de se sentir balancé
sur l'eau, riait et criait :

— Viens donc, Tom, viens donc, poltron.

Mais lorsque les nuages brusquement amoncelés
eurent obscurci le ciel et lorsque le premier gron-
dement de tonnerre eut déchiré les airs, la scène
changea.

L'enfant prit peur, courant, affolé, dans la barque
et se penchant imprudemment à droite et à gauche,
en appelant "mon père," d'une voix angoissée,
tandis que le chien hurlait lamentablement....

Pendant ce temps, au château, le baron Herval
achevait sa correspondance, quand un coup de ton-
nerre, plus violent que les autres, le fit tressaillir.
Il y avait bien longtemps qu'il n'avait entendu la
voix d'André, cette voix joyeuse, si douce à son
cœur attristé.

Il sonna :

— Où donc est mon fils ? demanda-t-il.

Le domestique balbutia :

— Monsieur le baron, M. André s'est éloigné,
mais on est parti à sa recherche.

Le baron se précipita.

— Eloigné ! Et où ? Et comment ?

En une minute, sur l'ordre du baron, le château
et le parc furent parcourus et fouillés en tous sens,
mais vainement, hélas !

Alors quelques-uns des domestiques descendirent
vers le village, tandis que, mû par un pressenti-
ment, le baron Herval se dirigeait vers la mer
avec les autres. A peine arrivaient-ils sur la
grève, qu'un cri, un long cri de détresse leur par-
vint, recouvert aussitôt par le tumulte des vagues
qui mugissaient, furieuses et déchaînées.

— André ! André ! cria le baron.

Mais rien ne lui répondit. Une vague venait
de faire sombrer la barque, emportant en son reflux
le corps de l'enfant évanoui....

— Mon fils ! mon fils ! sanglota le baron Her-
val, en cherchant à se précipiter au secours de
l'enfant.

Mais ses gens le retinrent :

— Oh ! monsieur le baron, ce serait une folie !
Vous y trouverez la mort sans le sauver ! Atten-
dez plutôt ! On vient !

Tout le village arrivait, en effet, prévenu de la
disparition du petit André et devinant le danger
qu'il courait.

Le baron se tourna vers les arrivants, et, leur
montrant le corps ballotté par les vagues :

— Ma fortune à qui le sauvera ! s'écria-t-il.

Mais nul ne s'avança. Les domestiques ne sa-
vaient ni ramer ni nager. Les vieux pêcheurs
secouaient la tête ; ils n'osaient pas tenter l'aven-
ture ; la mer était mauvaise ; on ne tiendrait pas
en barque ; il fallait de bons bras, et tous les gars
solides étaient à Terre-neuve....

Il y eut un silence effrayant !

Le baron répéta, désespéré :

— Ma fortune à qui le sauvera !....

— Pas besoin d'argent, monsieur le baron, fit
alors une grosse voix essoufflée. On le sauvera bien
pour rien !....

Et le père Houdent qui, prévenu le dernier, ac-
courait en toute hâte du village, écarta les gens,